

"La liberté se gagne, elle n'est pas donnée"

Autor(en): **Henkes, Alice**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue suisse : la revue des Suisses de l'étranger**

Band (Jahr): **40 (2013)**

Heft 1

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-911693>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

«La liberté se gagne, elle n'est pas donnée»

Fille rebelle de bonne famille et artiste inclassable aux multiples facettes, Meret Oppenheim a connu un succès international tout en restant fidèle à son dialecte bâlois. Cette Grande Dame de l'art moderne suisse aurait eu 100 ans cette année. Occasion d'une rétrospective.

Par Alice Henkes



Le célèbre tableau d'Oppenheim «Portrait avec tatouage» (1980)

Meret Oppenheim a à peine 18 ans lorsqu'elle quitte Bâle pour Paris en mai 1932 avec le ferme objectif de devenir artiste. Pour ce grand voyage, elle est accompagnée de son amie Irène Zurkinden, qui fera aussi une carrière d'artiste, et d'une bouteille de Pernod. Les deux jeunes filles boivent pour se donner du courage. Elles veulent se rendre dès leur arrivée dans les célèbres cafés parisiens qui ouvraient encore à l'époque les portes du monde de l'art.

Qui est cette jeune fille à la soif de vivre? Meret Oppenheim est née le 6 octobre 1913 à Berlin-Charlottenburg. Son père, Erich Alfons, est un médecin allemand, sa mère, Eva Wenger, est Suisse. Durant la Première Guerre mondiale, Meret vit chez ses grands-parents à Delémont, puis elle habite entre Bâle et le sud de l'Allemagne où son père a un cabinet. Elle devient vite une frontalière au dialecte bâlois marqué, qu'elle conserve fidèlement sa vie durant.

Elle tient son prénom de la fillette qui ne veut pas prier dans le roman de Gottfried Keller «Henri le vert». Meret Oppenheim aussi montre très tôt une personnalité volontaire. À 16 ans, elle dessine la formule absurde x-lapin. Son rejet original des mathématiques haïes constitue sa première œuvre surréaliste. Meret Oppenheim ne tarde pas à bénéficier du soutien de sa grand-mère Lisa Wenger, auteure de livres pour enfants qui a été dans sa jeunesse la première femme à entrer à l'Académie d'art de Düsseldorf. Son grand-père Theo Wenger, amateur d'art, et sa tante Ruth Wenger, mariée brièvement à l'écrivain Hermann Hesse, encouragent son esprit créatif.

Témoin avisé et bécasse

Seul son père n'apprécie guère les ambitions artistiques de sa fille. D'après lui, «les femmes n'ont jamais été des artistes». Mais il autorise quand même son aînée à suivre

une formation en art. Meret veut aller à Paris rencontrer les surréalistes, le courant artistique le plus novateur et le plus effronté des années 1930. Elle s'inscrit à l'Académie de la Grande Chaumière, où elle ne se rend que sporadiquement. Elle est autodidacte par nature. Sa première peinture à l'huile «Personnage assis, les doigts entrelacés» (1933) représente une auditrice muette dans un cercle imaginaire et symbolise l'attitude de l'artiste qui s'intéresse à la création d'autrui, mais reste toujours solitaire.

Le sculpteur suisse Alberto Giacometti l'introduit dans le cercle d'André Breton, père spirituel des surréalistes, qui prône le renversement de toutes les valeurs et se passionne pour les régions cachées de l'esprit. Si la jeune rebelle est séduite par ce courant, elle ne souhaite pas pour autant se soumettre totalement à ses dogmes. Seule artiste femme parmi les surréalistes, elle prend la liberté de suivre sa propre voie. Dans ses premières œuvres, elle aborde des thèmes féminins. «Ma gouvernante, my nurse, mein Kinder mädchen» (1936) représente une paire d'escarpins blancs posés à l'envers sur un plateau en argent. Les talons sont ornés de manchons en papier. Il est difficile de ne pas y voir un poulet rôti ou une «bécasse».

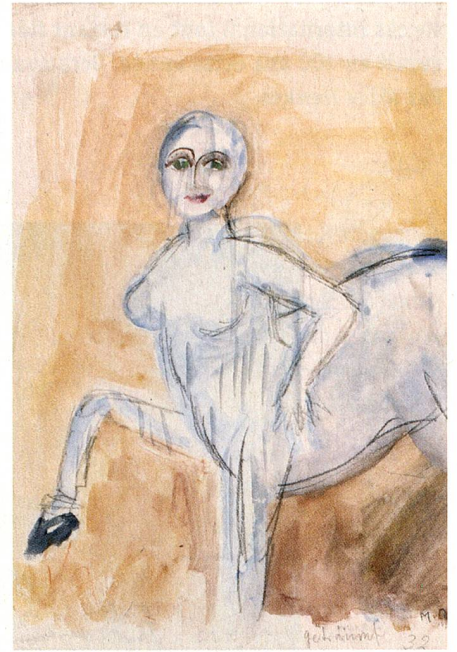
C'est justement cette jeune Suissesse opiniâtre qui crée à 23 ans «la tasse en fourrure», objet emblématique du surréalisme. L'idée naît en 1936 dans un café parisien. Meret Oppenheim porte un bracelet recouvert de fourrure créé par elle-même. Picasso l'incite à recouvrir d'autres objets. C'est ainsi que voit le jour le «Déjeuner en fourrure», acheté la même année par le Museum of Modern Art de New York.

Succès et incertitudes

Elle aurait pu se contenter de continuer à avoir du succès en recouvrant des objets de fourrure. Mais elle voulait rester ouverte, expérimenter. Man Ray immortalise sa beauté androgyne dans une célèbre série de photos de nu. Meret Oppenheim devient l'idole du mouvement surréaliste. Elle prend



«Robe de soirée avec collier-bustier» (1968)



«Une centaure au fond de la mer» (1932)

comme amants des artistes célèbres comme Picasso et Max Ernst. Mais le rapide succès superficiel de la tasse en fourrure et des photos de nu brise son amour-propre et elle traverse une crise de création jusqu'en 1954. Elle travaille, mais sans satisfaction intérieure. La toile «Femme de pierre» (1938), qui représente une silhouette féminine formée de pierres, exprime de manière dramatique cette sensation de paralysie.

Elle retourne à Bâle en 1937 où elle suit pendant deux ans des cours à l'école des arts décoratifs et restaure des meubles pour gagner sa vie. Ses parents ne peuvent plus sub-

venir à ses besoins. Son père n'a pas le droit de travailler en Allemagne car il est à moitié juif, ni en Suisse car il est Allemand. Elle ne tarde pas à retrouver d'anciens amis à Bâle et fait en 1945 la connaissance du commerçant Wolfgang La Roche, qu'elle épouse quatre ans plus tard. Le couple s'installe à Berne, puis à Thoun et Oberhofen, et reste uni jusqu'au décès de Wolfgang La Roche en 1967.

De nouveau à l'avant-garde

Un an se passe jusqu'à ce que l'artiste entre en contact avec la scène artistique bernoise

via Arnold Rüdlinger, directeur engagé de la Kunsthalle. C'est surtout la jeune Berne qui voit dans la Grande Dame de l'art suisse un modèle majeur. Daniel Spoerri lui propose en 1956 de créer les costumes pour sa mise en scène de la comédie de Picasso «Le Désir attrapé par la queue». À l'aube de ses 40 ans, Meret Oppenheim est de nouveau à l'avant-garde artistique. Et dans sa nouvelle force créatrice, elle n'a rien à envier aux jeunes artistes.

En 1954, elle s'installe dans son propre atelier à Berne. Son œuvre, emplie d'humour, d'ironie et d'érotisme, et qui puise dans sa riche vie intérieure, ne s'inscrit dans aucun style, dans aucune technique. Elle provoque en créant «Läbchuechglushti» (1967), une chaise sculptée sur le dossier de laquelle une face hideuse tire une longue langue rouge en velours. Sa peinture à l'huile «Un soir, en 1910» (1972) rappelle la technique de peinture en aplats d'Emil Nolde. Cette artiste mûre se montre critique et ironique envers ses œuvres de jeunesse. «L'écurie» (1969), un verre de bière avec une queue en fourrure touffue, parodie la célèbre tasse en fourrure. Dans «Autoportrait avec tatouages» (1980), elle transforme son portrait par pulvérisation avec un pochoir et revendique ainsi clairement la souveraineté sur sa propre image. Elle s'intéresse à plusieurs reprises aux nuages,

EXPOSITIONS POUR SON CENTENAIRE

L'artiste suisse Meret Oppenheim est entrée dans l'histoire internationale de l'art. Pour son centième anniversaire, plusieurs expositions révèlent la force qui habite encore son œuvre indépendante:

MERET OPPENHEIM. Bank Austria Forum, Vienne. Du 21. 03. au 14. 07. La première grande rétrospective de l'artiste en Autriche sera ensuite transférée à Berlin: Martin Gropius Bau, Berlin du 16. 08. au 01.12.

ÜBER DEN BÄUMEN. Sprengel Museum, Hanovre. Du 20. 02. au 05. 05. Première grande exposition sur l'œuvre graphique de l'artiste.

LES ÉTINCELLES DE MERET. Musée des Beaux-Arts de Berne. Jusqu'au 10. 02. L'exposition interroge l'actualité de l'œuvre de Meret Oppenheim dans la création artistique en Suisse aujourd'hui.

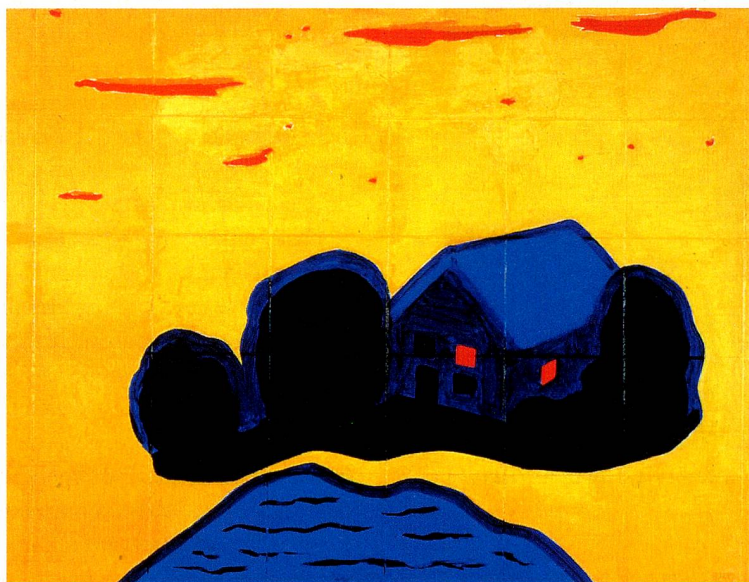
D'autres œuvres de l'artiste sont aussi présentées dans des expositions thématiques:

THE SUPERSURREALISM. Moderna Museet Malmö, jusqu'au 20. 01.

GNADENLOS. Künstlerinnen und das Komische. Städtische Museen Heilbronn, jusqu'au 24. 02.



«Tasse en fourrure» (1923)



«Un soir, en 1910» (1972)

ces phénomènes célestes vaporeux et éphémères qui invitent depuis des siècles l'imagination humaine à s'évader. Meret Oppenheim crée des nuages au contour précis tracés à l'huile, dessinés à la plume ou moulés dans le bronze comme dans «Six nuages sur un pont» (1975). Portée par le thème de la féminité, elle réalise des objets tels que les «Gants» (1985) sur lesquels sont brodées des veines.

Succès international – chez elle dans le Tessin

Le Moderna Museet de Stockholm réalise en 1967 une rétrospective de Meret Oppenheim. Sa deuxième carrière internationale commence alors, et dure encore aujourd'hui. Elle reçoit en 1975 le prix d'art de la ville de Bâle et adresse ses remerciements dans un discours cité à maintes re-

prises sur la place encore faible de la femme dans l'art. En 1982, elle est invitée à «documenta 7» à Cassel. Peu après, les éditions Suhrkamp publient ses poèmes faits de jeux de mots. Le monde découvre Meret Oppenheim.

Seule Berne met du temps à comprendre son œuvre tardive. Sa fontaine installée en 1983 sur la Waisenhausplatz suscite alors de violentes controverses. Si Berne ne lui rend pas la vie facile, l'artiste se montre en revanche magnanime en léguant au Musée des Beaux-Arts un tiers de son œuvre. Berne dispose ainsi du plus grand fonds d'œuvres de l'artiste, qui continue d'être exposée régulièrement même après sa mort en 1985. Des établissements renommés dans le monde entier comme le musée Guggenheim à New York, le Museum of Modern Art à Chicago, le Henje Onstad Art



La fontaine controversée de Meret Oppenheim à Berne

Centre à Oslo mais aussi le centre d'art d'Argovie à Aarau présentent la Grande Dame de l'art suisse dans de nombreuses rétrospectives.

Jeune, Meret Oppenheim s'est fait connaître dans la métropole parisienne. Elle a entrepris de longs voyages à moto avec son mari. Mais cette âme solitaire se sentait chez elle avant tout à Carona. C'est dans la Casa Costanza, résidence familiale au Tessin, que Meret Oppenheim s'est sentie en sécurité durant sa vie. Enfant, elle y a passé des étés inoubliables avec ses grands-parents. Écolière, elle avait toujours une photo de la maison sur son pupitre, «symbole d'un long bonheur en perspective», comme elle l'écrit à sa grand-mère. Cette maison surplombant le lac de Lugano est un lieu convivial de réunions familiales et amicales et sert de refuge à ses parents pendant la guerre. À la fin des années 1960, Meret Oppenheim transforme la Casa Costanza en une œuvre d'art totale avec des meubles et des lampes créés par ses soins. Elle est toujours en l'état aujourd'hui.

Alice Henkes est journaliste et experte en art, elle vit à Bienne